

Rencontre de la tradition et du modernisme: les vêtements dans la Beauce du XX^e siècle

Nathalie Hamel

Volume 15, Number 2, 1993

Femmes et traditions
Women & Tradition

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1083199ar>
DOI: <https://doi.org/10.7202/1083199ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (print)
1708-0401 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Hamel, N. (1993). Rencontre de la tradition et du modernisme: les vêtements dans la Beauce du XX^e siècle. *Ethnologies*, 15(2), 83–94.
<https://doi.org/10.7202/1083199ar>

Article abstract

Although the beginning of the 20th Century in Quebec was a time of rapid industrialisation and of the development of mass communications, the elites continued to project an image of the traditional Quebec family living in rural and self-sufficient communities. This study, dealing with the consumption of clothing in the Beauce region, questions and re-examines the widespread belief of the domestic and small-scale production of clothes.

RENCONTRE DE LA TRADITION ET DU MODERNISME: LES VÊTEMENTS DANS LA BEAUCE DU XX^e SIÈCLE

Nathalie HAMEL

Ethnologie des francophones en Amérique du Nord
Université Laval

Une image est ancrée dans nos mémoires: celle de l'habitant qui tire sa subsistance des produits de sa ferme, construit sa maison et fabrique lui-même son mobilier. À ses côtés, on voit sa femme qui file la laine, tisse l'étoffe du pays et coud les vêtements pour leur nombreuse progéniture. Cette image de la société rurale traditionnelle, vivant en autarcie, fut longtemps valorisée par l'État, le clergé et les folkloristes québécois. Mais, comme le souligne si bien Paul-André Linteau: «Les considérations de nature idéologique qui se greffent sur cette activité [l'agriculture] tendent à en donner une image idéalisée, qui contraste avec les difficultés réelles que vivent de nombreux agriculteurs.»¹ Disparue à des périodes diverses selon les régions, cette société fut pendant très longtemps le seul champ d'étude des folkloristes et des ethnologues québécois, qui se donnaient comme mission de recueillir et de sauvegarder nos traditions.

Des enquêtes ethnographiques effectuées dans la Beauce, terrain traditionnel par excellence, à l'été de 1991, allaient nous permettre d'identifier certains éléments importants concernant le mode de vie traditionnel dans cette région, en particulier en ce qui touche la confection domestique des vêtements au XX^e siècle. Bien avant nous, Madeleine Doyon s'est intéressée au costume beauceron, cherchant à identifier un costume propre à cette région.² Nos enquêtes, visant à cerner l'influence de la mode sur le costume québécois,³ furent cependant effectuées dans une toute autre optique. Dans le cadre de cet article, nous retracerons brièvement le contexte social depuis le début du siècle sur le territoire québécois en général et beauceron en particulier, afin d'identifier certains phénomènes qui ont pu influencer la production domestique des vêtements. Nous nous intéresserons donc au rôle des femmes dans l'économie domestique au cours du XX^e siècle. Enfin, nous présenterons quelques résultats concernant la prov-

-
1. Paul-André Linteau, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal compact, 1989, tome 1, p. 129.
 2. À ce sujet, voir Madeleine Doyon-Ferland, *Le costume traditionnel féminin: documents beaucerons*, *Archives de folklore*, n° 1, Montréal, Fides, 1947 et Christine Godin, «L'œuvre pionnière de Madeleine Doyon-Ferland», *Canadian Folklore Canadian*, vol. 10, 1-2, 1988, p. 13-33.
 3. Ces enquêtes se situaient dans le cadre du projet de recherche de madame Jocelyne Mathieu, intitulé «L'influence de la mode sur le costume québécois», subventionné par le CRSR.

enance des vêtements en Beauce,⁴ et proposerons des pistes de recherche qui nous furent suggérées par l'analyse de nos résultats d'enquêtes.

Le contexte social

La société québécoise du XX^e siècle, surtout dans sa première moitié, est marquée par certaines idéologies conservatrices, véhiculées par le clergé et l'État depuis le milieu du XIX^e siècle. Dans le contexte d'industrialisation et d'urbanisation qui marque cette période, le nationalisme traditionaliste prône les valeurs d'autrefois telles que la famille, la paroisse et l'agriculture. L'agriculturisme encourage le retour à la terre et considère ce mode de vie comme mode de vie idéal, alors que la ville est un lieu de perte des valeurs traditionnelles où l'agriculteur est privé de son indépendance économique. Les penseurs agriculturistes souhaitent ralentir le processus d'industrialisation et enrayer l'exode rural en favorisant les mouvements de colonisation agricole⁵. Ces idéologies sont aussi présentes dans les journaux, comme *l'Action catholique*, journal très répandu dans la Beauce et qu'ont connu presque tous nos informateurs. De leur côté, les écoles ménagères se chargent de transmettre les valeurs traditionnelles aux jeunes filles, alors que le cercle des fermières s'occupe de les encourager chez les femmes mariées. Celui-ci, lors de sa fondation, se donne comme buts principaux d'«attacher la femme à son foyer en lui rendant agréable et facile l'accomplissement de ses devoirs d'épouse, d'éducatrice et de ménagère [et de] garder à la terre nourricière nos garçons et nos filles en leur rendant la vie rurale plus attrayante et prospère».⁶ Le rôle de la femme dans la colonisation est d'ailleurs primordial:

En 1932, le gouvernement du Québec forme le comité de retour à la terre qui établit une liste de critères pour choisir les nouveaux colons. Cette liste inclut, entre autres les critères suivants: tout aspirant colon doit avoir un certificat de mariage authentique, aller sur son lot avec sa famille seulement, avoir les vêtements pour l'hiver, poêle, machine à coudre, ustensiles de cuisine et avoir une épouse qualifiée. Elle doit connaître la couture, le tricot et tous les travaux de ménage et elle devra apprendre à cuire le pain si elle ne le sait déjà. Un colon mal marié ne peut réussir.⁷

4. Afin de conserver l'anonymat des informateurs, comme la loi l'exige maintenant, nous ne les identifions que par leurs initiales.

5. Linteau, Durocher et Robert, tome 1, p. 349-350.

6. Ghislaine Desjardins, «Les Cercles de fermières et l'action féminine en milieu rural, 1915-1944», dans *Travailleuses et féministes: les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 225.

7. Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 1982, p. 306.

À quel point cette idéologie rurale, valorisant les traditions, influence-t-elle l'importance de la production domestique au XX^e siècle? Dans un contexte de modernisation où les communications deviennent de plus en plus efficaces et rapides, on peut se demander si la présence, toujours relativement importante de la fabrication domestique n'est pas partiellement dû — et à quel point — aux idées véhiculées par les groupes dominants. Selon Nicole Thivierge:

on ne cesse de vanter les valeurs rurales, alors que le Québec est fortement urbanisé. [...] À mesure que les années passent, les valeurs et les modèles anciens qu'on tente de reproduire correspondent de moins en moins à la culture québécoise. Seul un appui sans défaillance du pouvoir aura permis qu'ils résistent si longtemps.⁸

L'influence des idéologies véhiculées concernant la production domestique et artisanale en milieu rural reste encore à vérifier. On sait cependant qu'à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle, et surtout au tournant du siècle jusqu'à la crise de 1929, on fait face à une augmentation de la consommation de produits non domestiques et l'on constate un recul de l'autosuffisance et la montée de la coexistence d'une production domestique et de biens fabriqués ailleurs que sur la ferme.⁹ En effet,

même si le monde rural n'a jamais été complètement isolé, il reste que les effets conjugués du chemin de fer et de l'automobile, auxquels s'ajoute l'impact de la Première guerre mondiale, transforment en profondeur la vie de relation des campagnes durant les deux premières décennies du XX^e siècle.¹⁰

Cette tendance se poursuit dans les années suivantes alors que

l'invasion de la radio, le développement du commerce de détail et du prêt-à-porter, l'arrivée des capitaux et, avec eux, des modes américaines, les déplacements plus faciles par automobile, mettent les femmes en contact avec de nouvelles idées et de nouvelles modes.¹¹

Signalons cependant qu'en 1941, seulement 41% des foyers en milieu rural ont la radio, alors qu'en ville, 70,6% la possèdent.¹² Pas plus que l'influence des idéologies, l'influence de la crise sur la production domestique n'a été étudiée. Cependant, selon Ghislaine Desjardins, «la permanence d'un type d'agriculture nécessitant la participation active de tous les membres de la famille favorise un retour à l'autosuffisance, surtout dans les zones de colonisation».¹³ Dans ce

8. «L'enseignement ménager, 1880-1970», dans *Maîtresses de maison, maîtresses d'école: femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 142.

9. Serge Courville et Normand Séguin, *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, la Société historique du Canada, brochure historique n° 47, 1989, p. 23.

10. Linteau, Durocher et Robert, tome 1, p. 564.

11. Le collectif Clío, p. 244-245.

12. Linteau, Durocher et Robert, tome 1, p. 173.

13. *Ibid.*, p. 219.

contexte de crise, la volonté d'économiser et la rareté des matériaux provoquent une augmentation du travail domestique¹⁴ et un recyclage important. On instaure même, lors de la deuxième guerre mondiale, des cours de couture où l'on apprend aux femmes à récupérer les vêtements et à tailler des habits d'enfants dans des habits d'hommes.¹⁵ Notons cependant que la rareté des matériaux pouvaient aussi favoriser ce comportement apparenté à celui d'une économie domestique d'autosuffisance.

Le territoire beauceron

Mais quelle est la situation du territoire beauceron dans ce contexte? Située à une trentaine de kilomètres au sud de la ville de Québec et délimitée au sud-est par la frontière américaine, la Beauce fut, longtemps et est parfois encore, considérée comme un milieu traditionnel modèle. Il faut dire que son industrialisation remonte à peine aux années 1950-1960, et que pendant longtemps «la ferme beauceronne demeure une entreprise familiale et vivrière qui entretient peu de liens avec l'extérieur et qui cherche à conserver son mode de fonctionnement traditionnel».¹⁶ Bien que le territoire de la Beauce ait été ouvert à la colonisation le long de la rivière Chaudière au début du XVIII^e siècle, soit sous le régime seigneurial, celle-ci fut longtemps relativement isolée à cause de la déficience des moyens de transport. Par exemple, l'ouverture sur toute l'année de la route reliant Québec aux États-Unis via la Beauce remonte à peine aux années 1940.¹⁷ Le développement de la Beauce connut un nouvel essor au milieu du XIX^e siècle, lors de la création des cantons entourant les seigneuries de la vallée de la Chaudière. Soulignons que plusieurs paroisses de ce secteur furent créées il y a moins de cent ans. De plus, la proximité de la frontière américaine a favorisé l'émigration des Beaucerons, et presque toutes les familles beauceronnes de la première moitié du XX^e siècle ont de la parenté aux États-Unis qui les visite de temps à autre. Ces visites sont des occasions de contacts avec les modes américaines, ainsi que l'occasion de dons de vêtements devenus trop petits pour les cousins américains.

Résultats d'enquêtes: la provenance des vêtements

Nous avons, dans le cadre de nos enquêtes, rencontré 20 informateurs, soit 10 hommes et 10 femmes, dont deux hommes et deux femmes pour chacune des

14 . Le collectif Clio, p. 248 et 254.

15 . *Ibid.*, p. 380-381.

16 . Robert Lavertue, *Région, classes sociales et industrie: la question beauceronne*, Québec, Université Laval, Département de géographie, notes et documents de recherche, n° 15, mars 1981, p. 16.

17 . France Bélanger et al., *La Beauce et les Beaucerons: portraits d'une région 1737-1987*, Saint-Joseph-de-Beauce, la Société du patrimoine des Beaucerons, 1990, p. 10.

catégories suivantes: professionnel, agriculteur, commerçant, artisan et travailleur du monde de la mode. L'âge des informateurs au moment des enquêtes variait de 39 à 93 ans. La période couverte par ces enquêtes va donc du début du siècle à la fin des années 80, bien que la majorité des informations recueillies concernent plus particulièrement la période des années 20 jusqu'aux années 60. Cela s'explique pour une bonne part par le fait que les informateurs, en général, parlent plus facilement des vêtements qu'ils portaient dans leur enfance que de ce qu'ils portaient à l'âge adulte, période qu'ils résument en disant que «ça pas tellement changé», les rapprochant ainsi de ce qu'ils portent aujourd'hui. C'est donc plus particulièrement à la provenance des vêtements dans l'enfance que nous nous intéresserons ici.

Nos enquêtes nous ont permis de constater que, pour la plupart des informateurs, les vêtements de l'enfance sont fabriqués à la maison, mais que, dès l'adolescence, les achats deviennent plus importants. Il faut signaler que l'on perçoit souvent à côté de la fabrication domestique pour les vêtements portés quotidiennement pendant la semaine (jeux ou travail), la pratique de l'achat pour les vêtements du dimanche. Cependant, la fabrication domestique des textiles semble déjà plutôt rare pour cette période, car très peu d'informateurs y font allusion. Vers l'âge de l'adolescence, l'acquisition du «tout fait» prend de l'importance chez presque tous les informateurs, alors que la fabrication domestique diminue. Les dons deviennent aussi beaucoup moins importants. Deux jeunes filles commencent à fabriquer elles-mêmes leurs vêtements, pratique qu'elles perpétueront à l'âge adulte. À ce moment, l'achat devient la source la plus importante d'approvisionnement en vêtement chez tous les autres informateurs. Au total, neuf informateurs sur 20 ont encore, à l'âge adulte, une partie des vêtements fabriqués à la maison, alors que deux seulement ont recours à une couturière ou à un tailleur. Les résultats sont compilés dans le tableau I.

TABLEAU I
PROVENANCE DES VÊTEMENTS SELON LES PÉRIODES DE LA VIE

| | ACHAT | | | FABRICATION DOMESTIQUE | | | DONS | |
|---------|---------|---------------------------|-----------|---------------------------|----------------------------|------|---------|-------------------|
| | magasin | couturière ou tailleur | catalogue | informatrice ou épouse | autre membre famille | mère | parenté | d'un à l'autre |
| ENFANCE | 12 | 6 | 4 | 0 | 5 | 19* | 6 | 12 |
| JEUNE | 16 | 6 | 5 | 2 | 4 | 10 | 1 | 6 |
| ADULTE | 19 | 2 | 1 | 9 | 0 | 0 | 0 | 4** |

* Trois mères font du tricot mais pas de couture
** Les vêtements passent des parents aux enfants

Certains faits intéressants apparaissent à la lecture de ce tableau. On constate en effet que, dans l'enfance, on effectuait quelques achats de vêtements en magasin chez 12 informateurs, par catalogue chez quatre, et que la mère de 16 informateurs fabriquait des vêtements pour les siens. Bien que nos données ne soient pas assez précises pour quantifier l'importance relative de ces deux types de provenance des vêtements, il nous apparaît évident que les achats constituent un élément non négligeable. On retrouve en effet toujours un peu d'achat dans chaque foyer, ne serait-ce que pour les bas et les sous-vêtements, bien que certaines mères les faisaient aussi, en tricot de laine ou en poche de sucre blanchie.

Une analyse plus approfondie des données disponibles nous a permis d'identifier quels étaient les éléments fabriqués à la maison et ceux achetés. Bien que, dans l'enfance, les vêtements soient principalement fabriqués par la mère, les vêtements de dimanche, pour les fêtes ou les occasions spéciales, constituent la principale occasion d'achat, car huit informateurs sur 20 le mentionnent. Ces vêtements sont cependant peu nombreux, se limitant généralement à un petit habit ou à une robe pour l'été et une pour l'hiver. Dans certains cas, si la mère est particulièrement habile couturière, elle fabrique aussi les vêtements du dimanche et parfois un manteau. Seulement deux de nos informateurs avait des mères assez habiles pour cela. Les vêtements fabriqués à la maison sont donc, dans la majorité des cas, réservés aux jeux ou au travail. Comme le signale une de nos informatrices, A.R.B., née en 1912:

Les madames essayaient toutes de coudre, penses-tu qu'elles se forçaient pour être adroites! Il y avait des madames qui passaient puis qui donnaient des cours. J'avais 14 ans, j'en ai même suivi un. Ils nous montraient à faire des patrons, c'était assez malaisé ça!

De plus, la mère d'une famille nombreuse n'a pas nécessairement le temps de confectionner des vêtements pour tous ses enfants. Ce fait, combiné à un possible manque d'habileté, peut expliquer le recours à un autre membre de la famille, que ce soit la grand-mère, une tante ou une cousine. La plupart des mères font par contre du tricot: bas, mitaines, tuques et chandails sont tricotés le soir. Trois mères ne font d'ailleurs que du tricot, et aucune couture.

Si l'on ajoute aux achats les fabrications sur commande auprès d'une couturière¹⁸ ou d'un tailleur, on atteint le surprenant total de 18 personnes sur 20 qui ont porté pendant leur enfance, à un moment ou l'autre, des vêtements de fabrication commerciale. Ce résultat est cependant biaisé par le fait que ceux qui commandaient des vêtements à une couturière sont dans la plupart des cas les mêmes que ceux qui les achetaient. Les vêtements pour lesquels on a recours à une couturière pendant l'enfance sont dans un cas un manteau, dans un autre un habit d'adulte transformé pour un enfant, et dans un troisième des bas tricotés par une

18. Nous avons inclus sous le terme «couturière» toute fabrication de vêtements effectuée par une personne ne faisant pas partie de la famille.

dame, que nous avons ainsi classée parce qu'elle n'est pas de la famille. Dans un cas plus particulier, la couturière fabrique les vêtements de toute la famille, deux fois par année. Deux autres informateurs ont recours à une couturière, soit une servante et une voisine couturière, mais aucune précision n'est donnée sur les vêtements qu'on leur commandait. Les informateurs ou leur mère achetaient généralement le tissu d'abord, puis demandait à la couturière de fabriquer le vêtement.

Un autre type important de provenance des vêtements est le don à l'intérieur de la famille élargie. Si aucun enfant de la famille ne peut porter les vêtements, les oncles et tantes dont les enfants sont plus âgés donnent leurs vêtements pour les cousins plus jeunes. S'il s'agit de dons provenant de la parenté vivant aux États-Unis, on apprécie encore plus les dons car, nous dit J. F., «la mode était pas pareille, tu pouvais dire «Ah, ça vient des États-Unis... Le matériel était beau, soyeux». Dans quatre cas, ces vêtements sont portés tel quel, mais dans trois autres cas, ils sont modifiés, soit pour les ajuster pour un enfant plus petit, ou encore pour les mettre plus au goût du jour. Le don constitue donc une source de matières premières autant que de vêtements fabriqués. Les talents de création des mères sont ainsi mis en valeur, car, dans plusieurs cas, les vêtements d'adultes sont nettoyés, décousus et repassés avant d'être retailés pour en faire de nouveaux vêtements pour les enfants. Pour ce faire, les mères utilisaient souvent un patron dessiné à partir d'un vieux vêtement qu'elles défaisaient complètement et dont elles modifiaient un peu la coupe, surtout les détails de finition, particulièrement pour les robes des fillettes et des jeunes filles:

Elle défaisait un vieux vêtement qui faisait bien, se faisait une base de patron, quitte à donner un peu de modifications pour faire un peu plus nouveau. Ensuite on a commencé à en avoir dans le commerce, je sais pas si c'était arrivé avant les années 30. (L.R.C.)

Un autre élément intéressant nous a été signalé par quatre informateurs: la récupération des poches de sucre ou de farine à motifs floraux, que l'on payait cinq cents de plus si on voulait qu'elles soient imprimées et que l'on transformait en chemises pour hommes ou en robes pour fillettes.

Tableau II (page suivante).

Soulignons l'ingéniosité des mères de famille pour prolonger la vie des vêtements. On sait que les vêtements de semaine étaient fréquemment reprisés afin de prolonger leur vie, mais la durée des vêtements de dimanche était aussi prolongée en leur ajoutant, par exemple, une dentelle, un ruban, ou en modifiant un peu leur coupe selon la dernière mode suggérée par les catalogues. Même chez la famille d'un médecin où la couturière venait deux fois par année à la maison (printemps et automne) pour fabriquer les vêtements de la famille,

Tableau II
Provenance des vêtements selon les catégories d'informateurs, l'âge et le sexe

| CATÉGORIE | AGRICOLE | | | | | | MARCHAND | | | | | | MODE | | | | | | PROFESSIONNEL | | | | | | ARTISAN | | | | | |
|--|----------|----|---|---|---|----|----------|---|---|---|---|----|------|----|----|---|---|---|---------------|---|----|---|---|---|---------|---|---|---|---|---|
| | E | | J | | A | | E | | J | | A | | E | | J | | A | | E | | J | | A | | E | | J | | A | |
| | f | b | f | b | f | b | f | b | f | b | f | b | f | h | f | b | f | b | f | h | f | b | f | h | f | b | f | h | f | b |
| achat | 1 | 1 | 1 | 2 | 2 | 2 | 1 | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 | 1 | 2 | 2 | 2 | 2 | 2 | 1 | 2 | 2 | 2 | 2 | 1 | 2 | 1 | 2 | 1 | 2 | |
| catalogue | | 1* | 1 | 1 | | | 1 | 1 | 1 | 1 | | | | 1 | | | | 1 | | | 1* | | | | | | | | | |
| fabrication | maître | | 2 | 2 | 1 | 2 | | | 1 | 2 | 1 | | | 2 | 2 | 1 | 1 | | | 2 | 2 | 1 | 1 | | 2 | 2 | 1 | 1 | | |
| domestique | a.m.f. | | | 1 | | 1 | | | 2 | | | 1a | | 1b | 1c | | | | | 1 | 1 | | | 1 | 1 | | | | | |
| | inform. | | | | | 1d | 1 | | | | | 2 | | | | 2 | | | 1 | 1 | | | 1 | 2 | | | | | | |
| couturier | | 1 | | | 1 | | 1 | 1 | 1 | 1 | 1 | | | 1 | | | 1 | 1 | | | 1 | 1 | 1 | 1 | | | | | | |
| don | sel quel | | 1 | | 1 | | | | | | | | | | | | | | | | | | | 1 | 2 | | | | | |
| | modifié | | | | | | | | 1 | | | | | | | | | | 1 | | | | 1 | | | | | | | |
| passé d'un à l'autre | 2 | 2 | 1 | 2 | | 2 | 1 | 1 | 2 | 1 | | 1 | 1 | 1 | 1 | | | | | 1 | | 2 | 1 | 1 | | | | | | |
| <p>LÉGENDE</p> <p>E: femme; H: homme; E: enfance; J: jeunesse; A: adulte; a.m.f.: autre membre de la famille; inform.: fait par l'informateur. Dans le cas des hommes, il s'agit de fabrication domestique par leur épouse; * acheté du tissu dans les catalogues, pas de vêtements; a: fait par sa tante qui l'élevait; b: fait par son père qui est tailleur; c: fait par son père qui est ouvrier; d: l'informateur cousait pour ses enfants et achetait ses propres vêtements</p> | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | | |

la couturière nous arrangeait notre linge, elle faisait retravailler nos robes. Maman avait une couturière, une dame L., puis elle lui retravaillait toujours son linge, elle voulait changer son affaire, changer le style un peu.

Le souci d'économiser et de faire durer les vêtements est donc présent même chez les gens les plus à l'aise. À ce sujet, une interrogation intéressante s'est posée lors de l'analyse des données: est-ce que la faible disponibilité des vêtements chez les marchands, particulièrement en ce qui concerne les vêtements pour enfants, n'aurait pas favorisé la production domestique? Selon un de nos informateurs, âgé de 72 ans, «du linge, ici à Saint-Joseph, y avait pas de ça dans le temps, ces magasins là. Y avait les magasins pour le grand monde, y en avait pas des *racks* comme on voit aujourd'hui». (L.J.) Un commerçant de Saint-Georges, né en 1915, confirme: «y avait pas de marchands, à part la chaussure, le bas et les sous-vêtements, la balance c'était artisanal. [...] Les vêtements pour enfants, il s'en vendait pas, les enfants finissaient d'user les vêtements des parents». Un autre informateur, dans la quarantaine, fait allusion à la rareté des magasins de vêtements: «Comme les magasins étaient limités à Saint-Georges à l'époque, on prenait ce qu'il y avait.» (J.G.L.) Le développement du commerce au détail et du prêt-à-porter amorcé dans la première moitié du XX^e siècle ne s'est probablement étendu aux milieux ruraux qu'un peu plus tard. Une étude des livres de comptes des marchands beaucerons pourrait nous livrer bien des renseignements à ce sujet. Cette possible rareté des vêtements a sans doute stimulé le soucis d'économie, car même le commerçant que nous citons précédemment, lui-même propriétaire d'un magasin de vêtements signale:

Ma femme, quand mes chemises étaient usées, tournait le collet et les poignets à l'envers pour prolonger la durée. Quand la chemise était usée des poignets encore une deuxième fois, qui avait plus possibilité de les tourner, elle faisait des vêtements pour les enfants.

Ce n'est donc pas dans ce cas la non-disponibilité des vêtements, mais bien le souci d'économie qui prévalait.

Si les vêtements prêt-à-porter se faisaient rares, comment la mode se répandait-elle en Beauce? Selon nos informateurs, c'est surtout par les catalogues, dont les plus importants et les plus appréciés étaient ceux de Dupuis Frères et de Eaton. Bien qu'on n'achetât pas nécessairement par catalogue, celui-ci était LA référence pour la mode:

Maman était pas assez adroite pour nous faire nos belles robes. Elle nous faisait nos robes de semaine, mais pas de dimanche. Notre bonne couturière, elle faisait ça pareil comme celles qu'on voyait dans le catalogue. On voyait un beau modèle, on le découpait puis elle la faisait. (A.R.B.)

C'est aussi là que les femmes puisent leur inspiration pour recycler de vieux vêtements en tenue plus à la mode: après avoir défait un vêtement, elles

regardaient dans le catalogue pour le transformer et l'adapter. Bien que le catalogue ait été rapidement adopté comme source d'inspiration et comme modèle, son arrivée ne se fit pas sans heurt:

Ils avaient commencé à envoyer des catalogues, chez Eaton, le curé Morisset avait fait un sermon «Scandale!» parce qu'on voyait les femmes avec des brassières, et puis les hommes en «caneçon», un scandale! Il avait prêché un dimanche de pas laisser rentrer ça dans les maisons. (J.M.G.)

Malgré tout, l'influence des idéologies dominantes sur la population en général et l'obéissance de celle-ci à ces ordonnances restent difficile à cerner. Le rôle de l'Église en milieu rural fut très important jusqu'aux années 1960 et celle-ci a sans contredit influencé la mode par ses restrictions. On n'a qu'à penser, par exemple, au port du chapeau féminin qui a décliné aussitôt que celui-ci ne fut plus obligatoire pour se présenter à l'Église. Autre exemple de cette surveillance restrictive exercée par l'Église: «La première qui a porté des culottes pour aller en bicyclette, elle s'est fait nommer en chaire le dimanche suivant!», nous signale S.M.V., une informatrice de Saint-Georges, âgée de 81 ans. De plus, les médias locaux se chargent de rappeler ces ordonnances à la population. Citons un extrait de *L'Éclaireur*, journal hebdomadaire régional, en 1931:

Les modes indécentes — Une stricte surveillance des modes féminines est recommandée au clergé et aux éducateurs dans la lettre pastorale de Son Éminence le Cardinal Raymond-Marie Rouleau, lue dimanche aux différentes messes dans toutes les églises du diocèse. Son Éminence attire d'abord l'attention sur les récents enseignements promulgués par le Pape à ce sujet, et demande aux membres du clergé d'exercer une surveillance attentive en vue de maintenir la modestie du costume féminin, particulièrement dans les églises et les écoles.¹⁹

Perspectives de recherche

On constate que la confection domestique des vêtements est demeurée importante au XX^e siècle en Beauce. Comme d'autres régions, la Beauce fut en contact moins direct que les milieux urbains avec l'industrialisation et s'est modernisée un peu plus tardivement. Des raisons économiques, telles les restrictions imposées par la crise et les guerres, de même que le contexte idéologique dominant jusqu'aux années 1960, qui valorisait l'agriculture et la survivance des traditions, ont pu aider les pratiques traditionnelles de confection et de récupération à survivre. De plus, il est fort probable que la production domestique artisanale ait augmenté en période de crise. Ces faits ont été peu étudiés jusqu'à maintenant. Les chercheurs ont plutôt concentré leurs énergies principalement sur l'étude de

19. *L'Éclaireur Progrès: depuis 75 ans nous écrivons l'histoire de la région*, n^o spécial, oct. 1983, p. 57.

la production artisanale et des textiles traditionnels. Cependant, la provenance des vêtements, souvent achetés ou confectionnés par un membre de la famille autre que la mère, ou par une personne de l'extérieur de la famille a été négligée. On a préféré valoriser l'image de cette mère qui fabrique tous les vêtements pour ses enfants et son époux, favorisant ainsi l'idée de l'autarcie de la famille rurale. Cependant, on s'est peu intéressé aux motivations qui incitaient les femmes à cette production artisanale et aux influences qui ont encouragé la survie de ces pratiques. À quel point la crise et la guerre, provoquant la rareté des matériaux, de même que les idéologies véhiculées, ont favorisé une plus longue survivance de la production domestique et artisanale en milieu rural, voilà qui reste encore à vérifier plus sérieusement. De même, l'étude de la disponibilité des vêtements prêt-à-porter chez les marchands en milieu rural pourrait fournir de nombreux renseignements complémentaires. Quoiqu'il en soit, nos connaissances actuelles nous permettent d'affirmer que la femme québécoise «était la cible visée par l'élite dominante pour sauvegarder, reproduire et au besoin *recupérer* les valeurs traditionnelles». ²⁰ Cible atteinte ou non, le rôle de la femme dans la transmission et la défense des traditions est indéniable.

BIBLIOGRAPHIE

- Bélanger, France *et al.*, *La Beauce et les Beaucerons: portraits d'une région 1737-1987*, Saint-Joseph-de-Beauce, la Société du patrimoine des Beaucerons, 1990.
- Courville, Serge, et Normand Séguin, *Le monde rural québécois au XIX^e siècle*, Ottawa, la Société historique du Canada, brochure historique n° 47, 1989.
- Desjardins, Ghislaine, «Les Cercles de fermières et l'action féminine en milieu rural, 1915-1944», dans *Travailleuses et féministes: les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 217-243.
- Doyon-Ferland, Madeleine, «Le costume traditionnel féminin: documents beaucerons», *Archives de folklore*, n° 1, Montréal, Fides, 1947.
- Godin, Christine, «L'œuvre pionnière de Madeleine Doyon-Ferland», *Canadian Folklore Canadien*, vol. 10, 1-2, 1988, p. 13-33.
- L'Éclaireur Progrès: depuis 75 ans nous écrivons l'histoire de la région*, n° spécial, octobre 1983.
- Lavertue, Robert, *Région, classes sociales et industrie: la question beauceronne*, Québec, Université Laval, Département de géographie, notes et documents de recherche, n° 15, mars 1981.
- Lavigne, Marie, et Yolande Pinard, *Travailleuses et féministes: les femmes dans la société québécoise*, Montréal, Boréal Express, 1983.
- Le collectif Clio, *L'histoire des femmes au Québec depuis quatre siècles*, Montréal, Quinze, 1982.

20 . Thivierge, p. 142. C'est nous qui soulignons.

- Linteau, Paul-André, René Durocher et Jean-Claude Robert, *Histoire du Québec contemporain*, Montréal, Boréal compact, 1989, 2 tomes.
- Séguin, Normand, *La conquête du sol au XIX^e siècle*, Montréal, Boréal, 1977.
- Thivierge, Nicole, «L'enseignement ménager, 1880-1970», *Maîtresses de maison, maîtresses d'école: femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec*, Montréal, Boréal Express, 1983, p. 119-142.